

## La charcuterie spatiale de Fabienne Gaston-Dreyfus

Elle a un visage de Madone d'un tableau de la Renaissance, mais comme elle se rêve peintre de la Préhistoire, elle s'habille de plusieurs couches de vêtements, plus horribles les uns que les autres, trainings, blousons de polyester, jupes de nylon délavées, pour remplacer les bouts d'ours dont on représente vêtues les premières femmes de l'Humanité.

Elle habite dans une charcuterie. N' imaginez pas des tas de saucisses saignantes, de viandes fumées, parmi lesquels elle produirait ses bouquets de touches, ses lignes, cette « errance revendiquée » qui caractérise son art perpétuellement en marche. Non.

C'est une charcuterie austère, sombre, désincarnée. Une charcuterie spatiale où ce peintre cosmonaute cherche de nouvelles voies. Au sous-sol, on découvre ses sculptures, des masses en bois, à la fois très fines et très épaisses, comme d'énormes oiseaux aux gros postérieurs, qui ne peuvent se tenir debout tout seuls, qui ont besoin d'être appuyés sur d'autres. Un autoportrait, en quelque sorte, comme on le lira tout à l'heure. Je l'avais connue à travers un très beau livre, *Malgré moi*, des pages immenses mêlant des illustrations noir et blanc et du texte. Rares sont les œuvres d'art qui laissent un souvenir profond. Ce texte, ces images m'ont laissé un profond souvenir.

Ça commence par la fin d'une relation. « Tout était fini et j'avais honte de m'y faire, en silence », phrase écrite au-dessous du dessin d'un homme qui mange. Et ça se termine par ces phrases extraordinaires : « Il faut s'habituer aux autres pour pouvoir les perdre » et, au-dessous du dessin d'une femme qui lit : « Malgré moi, je me sentais heureuse. »

Optimisme dans le désespoir qu'on retrouve dans cette pièce *Des tas* dont on peut voir des extraits dans son blog (inachevé, mais ce n'est pas par hasard).

C'est joué dans un univers détruit, des gravats, des livres jetés par terre, déchirés. Trois personnages, qui se jettent contre les murs, s'effondrent, dorment. Deux hommes et une femme (elle) qui dessine avec désespoir des femmes avec de gros seins. Et, à la fin de ce cauchemar, un rêve. Quelqu'un rampe vers sa mère infirme, aveugle. Quelques mètres par heure. Il se nourrit de racines. Mais il se sent bien. Heureux. Encore un autoportrait, je suppose.

La tragédie du désir (si visible dans ses grosses sculptures en perpétuel déséquilibre ou dans ces personnages broyés par « un énorme cafard » qui s'effondrent) est le thème de son film, admirable, *Désirs*. Elle filme des pas, des pieds, toutes sortes de pieds qui marchent, se rencontrent, s'éloignent. En voix off, des réponses à ce qui semble être la question : « Pour vous, qu'est---ce que le désir ? » Le contraste entre le texte et l'image est comique (puisque, au fond, Fabienne Gaston---Dreyfus est un grand clown) mais surtout, les images et le son constituent un reportage sur l'errance sexuelle, la recherche du plaisir, ou de l'amour. Des rencontres brèves, des vies qui se croisent, d'autres rencontres, d'autres chemins qui s'éloignent. « Bidoche et transfiguration ».

Son ambition est extrême. Elle se voue entièrement à son art. Elle ne cesse d'explorer de nouvelles voies pour ne pas se répéter. Pour désapprendre, elle peint de la main gauche. Dans *Idioties de surface* (2006), des tout petits objets apparaissent, semblant flotter dans d'immenses espaces. Quelquefois nombreux mais toujours solitaires et sans aucun souci de composition. Là, comme une touche rare, là, comme un duvet bleu, là comme une flamme, là comme un coquillage. Tout est posé au hasard et je suppose que de toutes ses esquisses, elle ne retient que celles où la moindre idée de composition est absente, où le plus grand hasard a semblé déterminer la place de ces traces.

Elle peindra bientôt les yeux bandés. Pour mieux voir ? Mais c'est au fond toujours les yeux bandés que je l'imagine créer, dans sa charcuterie spatiale, à la recherche de lignes inconnues, de couleurs

inconnues, de bouquets qui fleurissent dans l'autre monde. Un jour, elle s'envolera. On la découvrira, une nuit, entre deux étoiles, en train de repeindre le ciel, de sculpter les nuages ou d'allonger la lune, enfin quelque chose de totalement inattendu, avec cet acharnement qui est le sien et cette autodestruction systématique qui est chez elle une passion.

A mille kilomètres loin de nous, voltigeant avec son beau sourire de clown amer.

**Yehuda Moraly, 2015.**